



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 6 (1997)
Femmes d'Afrique

Hélène CHARTON

Mukumu Girls' schools et l'éducation des filles au Kenya

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Hélène CHARTON, « Mukumu Girls' schools et l'éducation des filles au Kenya », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 6 | 1997, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index382.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index382.html>

Document généré automatiquement le 02 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Hélène CHARTON

Mukumu Girls' schools et l'éducation des filles au Kenya

D'après le recensement de 1989, 76% des jeunes kenyanes âgées de 6 à 24 ans fréquentent un établissement scolaire. Ce chiffre, élevé pour un pays africain¹, témoigne d'une évolution rapide et continue puisque 58% des femmes de 30 à 40 ans ont bénéficié d'une éducation scolaire contre 18% pour les plus de 45 ans. Une progression aussi spectaculaire invite à une réflexion sur la nature et le degré des transformations sociales qui en résultent. L'observation d'une institution scolaire particulière, ici *Mukumu Girls' school*, établissement missionnaire catholique de l'Ouest du Kenya², permet d'identifier les enjeux soulevés par la dynamique scolaire. Si l'instruction des jeunes filles répond en premier lieu à un souci d'encadrement et de conservatisme social, les valeurs occidentales qu'elle diffuse ont généré de nouvelles attentes et un désir d'émancipation. Ce paradoxe joue un rôle moteur dans le développement de la scolarisation des jeunes filles mais en révèle également ses limites. En effet, l'école, loin d'assurer la cohésion sociale du pays, ne permet pas aux jeunes femmes de trouver leur place dans la société contemporaine.

Histoire et développement d'une école religieuse

Mukumu Girls' school est fondée en 1928 par sept religieuses hollandaises de la congrégation catholique des Ursulines *of Bergen*, dans une région où l'emprise missionnaire est très forte. L'école accueille soixante élèves en 1929, réparties dans un cursus primaire complet de huit niveaux. Si l'enseignement dispensé à Mukumu a une forte coloration religieuse, il s'appuie sur des outils pédagogiques novateurs tels que la méthode de lecture syllabique ou l'écriture standardisée de Marian Richardson. Pour s'adapter aux structures sociales traditionnelles, l'école reproduit le cadre de vie des élèves qui assument les mêmes tâches domestiques que dans leur village. Les résistances à l'éducation des filles sont toutefois nombreuses dans ces premières années car l'école, qui donne accès aux savoirs occidentaux, est perçue comme un mode d'ascension sociale et les familles préfèrent souvent réserver cet « investissement productif » à leurs fils. Par conséquent, un grand nombre de filles quittent l'école dès qu'elles maîtrisent des rudiments de calcul et de lecture.

Cette situation évolue cependant rapidement. En effet, le succès du *Teachers Training College* (TTC) de Mukumu qui forme depuis 1939 des institutrices africaines en un an, témoigne de l'intérêt nouveau porté à l'instruction des femmes ; de nouvelles perspectives professionnelles leurs sont ainsi ouvertes. Cette mutation des mentalités correspond à l'érosion des structures traditionnelles sous l'effet conjugué de la diffusion des valeurs occidentales, dont l'école apparaît comme un vecteur essentiel, et de l'intégration grandissante des femmes dans une économie monétaire. Dès lors, le développement de Mukumu s'accélère sur le mode d'une recherche d'éducation de plus en plus poussée. Le TTC de Mukumu forme, à partir de 1957, des instituteurs pour toutes les classes du primaire et reçoit régulièrement de Hollande des enseignants qualifiés ; au total, 750 instituteurs sont sortis de Mukumu. Mais la consolidation du TTC a aussi permis de renforcer le premier cycle afin d'alimenter une école secondaire qui ouvre ses portes en 1958 ; c'est le cinquième établissement de ce type au Kenya. Forte de ces évolutions, Mukumu est prête à absorber la très forte demande scolaire au lendemain de l'indépendance, en 1963.

Le gouvernement de la jeune République du Kenya s'appuie sur les établissements missionnaires solidement implantés pour tramer son propre réseau scolaire et Mukumu devient

ainsi une école provinciale. Si cet établissement conserve sa nature religieuse, dans le cadre d'une République laïque, il s'affranchit progressivement de ses origines missionnaires. La dernière religieuse hollandaise arrive en 1964 et c'est seulement en 1983 que les *Ursulines of Bergen* quittent définitivement Mukumu. Mais depuis 1971 pour le primaire, et 1978 pour le secondaire, ces établissements sont dirigés par des religieuses africaines³. Mukumu continue de se développer et prépare pour la première fois des étudiantes au *A level*⁴ - lettres en 1970 et sciences en 1980. En vingt ans son effectif double et l'école inscrit, en 1994, 948 élèves dans le secondaire et 1005 dans le primaire⁵. Cette croissance reflète l'évolution générale de la scolarisation des filles depuis l'indépendance du Kenya. En effet, celles-ci vont plus loin dans le cycle d'étude et leur taux de scolarisation tend à rattraper celui des garçons, passant, entre 1963 et 1979, de 34 à 47% pour le primaire et de 22 à 39%⁶ pour le secondaire.

Le développement historique de Mukumu reflète donc les changements sociaux au centre desquels se trouve l'école. On peut alors se demander si la diffusion de la scolarisation des jeunes filles leur permet de trouver leur place dans la société kenyane contemporaine. L'observation de la vie scolaire à Mukumu en 1994 révèle la nature des valeurs et des savoirs transmis aux jeunes femmes mais également ce qu'elles attendent de leur instruction.

Mukumu aujourd'hui : dynamique et blocages

L'école est le cadre de vie dominant des jeunes filles qui ne retournent dans leurs familles qu'après chaque trimestre. Si l'internat permet d'éviter des trajets longs et fatigants, il offre également un environnement de travail stimulant mais plutôt contraignant. On comptait en 1994 quatre-vingt élèves par classe, alors que l' *Education Act* de 1968 limitait ce nombre à quarante-cinq. De plus, les journées sont longues. Levées à 4h45, les élèves du secondaire suivent dix leçons de quarante minutes et étudient encore deux heures et demi entre le dîner et leur coucher à 21h30. Les samedis et les dimanches sont consacrés à des tests ou à des études. En dehors des courtes récréations et de l'heure quotidienne consacrée, après les cours, au sport et aux activités, ces emplois du temps ne laissent guère de place aux loisirs. Pareille organisation ne favorise pas l'épanouissement des personnalités. Et alors que la longueur et le caractère répétitif des journées affectent la concentration, les jeunes filles ne sont guère épaulées dans leur travail personnel.

Bien que *Mukumu Girls Secondary School* soit privilégiée avec 83% de ses enseignants titulaires d'un diplôme universitaire pour une moyenne provinciale de 68%⁷, les rapports d'inspection soulignent les faiblesses de l'enseignement et de la pédagogie basée sur la répétition et la mémorisation. En effet, seulement 7 des 37 enseignants inspectés préparent leurs cours correctement. Les disciplines académiques dominent et les adolescentes reçoivent un enseignement formel, éloigné des réalités de leur milieu de vie. L'enseignement de l'anglais est prépondérant et mobilise autant de professeurs que l'instruction religieuse ; viennent ensuite les sciences et l'histoire-géographie plus importants que le swahili, tandis que les langues étrangères sont quasiment inexistantes. Enfin, et en dépit des directives du Ministère de l'Éducation, les matières à caractère pratique ou professionnel sont peu ou pas enseignées. L'organisation obéit à des logiques externes qui privilégient la réussite individuelle au détriment de l'intégration sociale. La finalité de l'éducation n'est pas la transmission d'une culture enracinée dans les valeurs de la société mais le succès aux examens qui conditionne la progression au sein du système et à terme l'ascension sociale. Pourtant, même à Mukumu, qui effectue une sélection sévère, le chemin de l'université reste hypothétique : en 1989, l'école comptait 33 admises sur ses 177 candidates à l'université et se situait ainsi au 18ème rang provincial et au 172ème rang national. Ces résultats reflètent la très grande sélectivité du système scolaire kenyan.

Aussi, loin de jouer un rôle intégrateur, l'école apparaît comme une source de clivages et de frustrations et contribue à figer les structures sociales du Kenya. Une enquête réalisée auprès

de soixante-quinze élèves de *Mukumu Girls Secondary*⁸ permet de cerner leur milieu social, globalement favorisé. Les deux parents sont généralement salariés et exercent une profession intellectuelle : 56% des pères détiennent un diplôme universitaire et l'école ne compte que 5,3% de filles d'agriculteurs alors qu'elle se situe dans une zone rurale. Ainsi 20% des pères sont fonctionnaires, et 32% des mères enseignantes ; chez les hommes, les professions commerciales sont nombreuses, de même que les activités de secrétariat pour les femmes. Le mode de recrutement dans les écoles d'Etat assure ainsi la reproduction des élites. La fermeture et les blocages de ce système ne découragent pas les étudiantes et leur entourage, car l'école - comme à l'époque coloniale - concentre les espoirs d'ascension sociale des familles, prêtes à consentir des sacrifices toujours plus grands pour la scolarisation de leurs enfants. L'école coûte cher au Kenya. Si l'instruction primaire est théoriquement gratuite depuis 1979, une multitude de petites contributions sont toutefois exigées. A *Mukumu Primary School*, en 1992, les différentes participations (fournitures, uniformes, activités, examens) s'élèvent à 1300 shillings par trimestre (soit l'équivalent du salaire mensuel d'un employé de l'école), auxquels s'ajoutent 2200 shillings de frais d'internat. Devant l'augmentation constante des contributions extraordinaires, les parents réclament un plus grand engagement du gouvernement dans cet effort d'éducation qui repose largement sur les familles et les communautés.

Au total, l'histoire de Mukumu permet de mesurer le poids du passé qui éclaire les orientations et les blocages actuels. Si le développement de la scolarisation des femmes suit le rythme de leur intégration dans la société moderne, l'école a parallèlement accéléré les transformations sociales. Le mode de fonctionnement de cet établissement aujourd'hui montre que l'école continue de concentrer les espoirs de dynamiques sociales. La réussite scolaire peut alors être un moyen pour les femmes d'affirmer leur position au sein d'une société qui leur est encore si peu ouverte.

Notes

1 À titre de comparaison, le taux de scolarisation des femmes au Ghana, ancienne colonie britannique d'Afrique de l'Ouest, était de 41% en 1989. À la même date, le Mali a un taux de 35%.

2 Cette étude de terrain a été effectuée en 1994, dans le cadre d'une maîtrise d'histoire à Paris VII, dirigée par Madame Coquery-Vidrovitch. Je poursuis mes recherches dans le cadre d'une thèse intitulée *Le désir d'école. Les initiatives africaines dans l'éducation au Kenya de 1945 à 1978*.

3 Ce sont les *Sisters of Mary*, ordre fondé par les Ursulines de Bergen ; ces religieuses sont passées par le Noviciat établi à Mukumu depuis 1934. Sur l'Eglise catholique au Kenya, on peut consulter l'ouvrage de H. Burgman, *The Way the Catholic Church Started in Western Kenya*, Londres, Mission Book Service, St. Joseph's Missionary Society, 1990.

4 Examen de fin de cycle secondaire, équivalent du baccalauréat en France.

5 Archives du District Education Officer, dossier *Mukumu Girls Secondary School* et *Mukumu Girls Primary Boarding School*, Kakamega, Western Province.

6 G. Eshiwani, *Education in Kenya since Independence*, Nairobi, East African Educational Publishers, 1993, p. 61. Sur l'éducation au Kenya, voir aussi : R. Mutua, *Development of Education in Kenya*, Nairobi, East African Literature Bureau, 1975 et D. Sifuna, *Short essays on Education in Kenya*, Nairobi, East African Literature Bureau, 1980.

7 Archives du District Education Officer de Kakamega.

8 Enquête réalisée auprès des élèves de *Mukumu Girls Secondary School*, du 25 mars au 2 avril 1994.

Pour citer cet article

Référence électronique

Hélène CHARTON, « Mukumu Girls' schools et l'éducation des filles au Kenya », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 6 | 1997, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index382.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle